

Depuis plusieurs mois, les bénévoles de notre association aident les réfugiés en France, sur la route des Balkans (jusqu'à sa fermeture fin février) et dans les camps en Grèce.

Toutefois, sans les soutiens moral, matériel et financier de nombreuses personnes à travers toute la Bretagne, nous ne serions pas en mesure d'apporter de l'aide à ceux qui sont sur la route de l'exode. Parmi les donateurs, nous comptons principalement les particuliers pour qui porter de l'aide est un geste naturel. Ils le font en toute discrétion. Aussi, depuis le début de nos actions nous sommes épaulés au quotidien par vos messages d'encouragement qui nous permettent de nous relever quand les forces commencent à nous abandonner.

Nous vous remercions.

De retour de Grèce, nous souhaitons vous expliquer la situation que nous avons trouvée dans plusieurs lieux d'accueil et comment nous avons utilisé les fonds collectés.

Oikopolis



A peine nos sacs posés à Thessalonique, nous partons à la rencontre des volontaires d'Oikopolis, centre d'aide sociale situé au cœur de la ville. Nous avons collaboré avec eux en avril dernier à Idomeni (camp similaire à Calais, à l'époque il comptait entre 15 000 à 10 000 personnes, il a été fermé fin avril).

Les locaux d'Oikopolis sont destinés à l'information, la distribution de la nourriture et de vêtements. Ici, les bénévoles proposent des cours de grec et d'anglais. C'est surtout un lieu d'échange, d'écoute et d'encouragement pour toutes les personnes en situation précaire.

Elina et Dimitris, de l'équipe d'Oikopolis, nous parlent des difficultés de la vie dans les camps, des problèmes de logements pour les personnes souffrantes...

Ici, nous retrouvons aussi Mathieu, originaire du Bénin, il vit à Thessalonique depuis de nombreuses années.

Lagkadikia



Nous avons rendez-vous avec Yamen, un père de famille originaire de Damas. En Syrie, son bébé est mort. Il ne lui reste qu'une petite fille. Il veille sur sa femme et son enfant. Il veille sur l'ensemble de sa famille, ils sont quatorze. Il veille sur ses voisins dans le camp. Yamen est électricien de métier. Nous le connaissons depuis avril dernier.



Yamen, sa famille et ses voisins.

En contact avec lui quasiment chaque jour via les réseaux sociaux nous connaissons la situation de son camp. C'est un camp pour environ mille personnes, géré par une ONG danoise. Nous rentrons sur présentation de passeports.

Une femme vient nous parler. Elle était professeur de français à l'université de Damas. Son français est littéraire. Elle parle de son travail, ses élèves, des écrivains... Elle est à bout des forces. Elle nous montre les photos de sa maison bombardée, raconte la traversée de la mer d'Egée « **le moteur s'est arrêté au milieu de la mer, la nuit...** » Elle parle de la peur, puis de la vie dans le camp à Idomeni « **allongés dans la boue pendant des semaines.** » Elle parle du transfert ici « **ils ont promis que tout va changer, que nous allons retrouver notre dignité, que nos demandes d'asile seront accélérées...** »

Le lendemain, sur la route entre le village et le camp elle nous montre un tas de vêtements déposés par des habitants. « **Regardez, ils nous les jettent comme si nous étions des sauvages, des bêtes...** » et Iman, en exode depuis bientôt un an, avec ses cinq jeunes enfants, pleure. « **Après tout ce que nous avons vécu, pourquoi nous infliger cette souffrance ? Nous vivons ici depuis des mois, abandonnés... Nous sommes des humains et les conditions de vie ici sont inhumaines. Qui écrira de nouveau, les Misérables pour prendre notre défense ?** »



Dans ce camp les jeunes réfugiés « **ont pris des initiatives en proposant aux enfants des activités, aussi il est possible de préparer sa cuisine** » nous explique Yamen.

Nous arrivons devant une tente entourée de fleurs. Mahmoud, le jardinier nous invite à prendre un thé. « **J'ai plusieurs plantes dont la menthe... Je jardine pour m'occuper, pour ne pas devenir fou. Regardez c'est beau.** »



La nuit tombe, l'air est plus frais. « **Ici la vie est supportable. C'est le camp le plus organisé de tous les camps des environs de Thessalonique : pas de prostitution ni d'exploitation des enfants, pas de passeurs...** » remarque une volontaire grecque.

Les bébés épuisés par les chaleurs s'endorment dans les bras des parents. « **C'est Bawan, ma fille, elle a 2 mois, elle est née dans ce camp** » explique un père irakien en berçant son enfant.

Le crépuscule enveloppe les tentes. L'odeur des eaux usées est plus que jamais étouffante. Les lampes éclairent l'allée principale et le poste de vérification d'identité.

Les enfants se réveillent en criant. « **Toutes les nuits, c'est pareil. Les cauchemars les réveillent. L'espoir nous abandonne** » chuchote une mère kurde.



Néa-Kavala



Un autre camp, ouvert fin février pour accueillir 2 500 personnes, ils seront cet été 4 000 avec près de 80 % des Syriens et le reste des Irakiens. Le camp est installé dans un ancien aéroport, il est tenu par l'armée et la police grecque. Près de la moitié de la population sont des enfants. Que des tentes, pas d'arbres **« l'eau est coupée régulièrement. Cette semaine nous étions privés d'eau pendant trois jours. Les poubelles ne sont pas ramassées, nous vivons dans les ordures qui attirent les serpents. »**

Sur ce plateau de la Macédoine grecque la température monte à plus de 40 °C. Une jeune mère vient nous parler. **« Mon enfant est malade. Le médecin n'est pas présent aujourd'hui. Il vient très rarement ici. »** D'autres personnes arrivent : un homme handicapé, poussé par un enfant, des femmes enceintes. La colère monte. **« Nous sommes fatigués. Comment vivre sur une piste d'aéroport ? »**



Les ordures sont partout. Les excréments s'étalent autour d'un bâtiment dont les vitres sont brisées. La canalisation est cassée, l'eau coule à fléau.



A la sortie du camp, quelques volontaires d'une association norvégienne essayent de s'occuper des enfants.

A côté, un jeune homme se coiffe, remet une chemise. Nous le verrons à l'extérieur du camp, à côté d'un hôtel, avec un petit groupe d'autres jeunes hommes. Deux femmes, accompagnées d'un enfant leur parlent en anglais. **« Quand on vous appelle il faut être prêt. Un taxi passera vous chercher. »** Un réseau de prostitution ou des passeurs.

Cherso



Encore un camp militaire. En juillet, selon le UNHCR, dans ce camp 3 700 personnes habitaient. La chaleur est insupportable.

Comme dans la plupart des camps la poussière et les bactéries provoquent des conjonctivites, infections de la peau et des irritations respiratoires notamment chez des jeunes enfants.

Ici les médecins ont peu de moyens **« ils ne soignent pas vraiment, ils donnent juste du paracétamol et renvoient dans la tente »** explique Salah, un Syrien d'Alep, survivant d'un bombardement, où son frère et ses enfants sont morts. Salah, quelques jours plus tard vivra un nouveau drame. Sa femme, Abl, enceinte de 4 mois perdra leur bébé, elle sera hospitalisée juste quelques jours et retournera dans le camp.



Une autre femme enceinte de neuf mois, affaiblie également précisera **« ici ils ne donnent du lait qu'aux enfants de moins d'un an. Les autres n'ont pas le droit ou reçoivent très peu de lait. Les très jeunes enfants tardent à marcher et n'ont pas de dents. Ce sont des carences dues à une mauvaise nourriture. »**



Au cours de cet après-midi de très fortes chaleurs une volontaire portait un enfant d'environ deux ans. La jeune femme était très alarmée « **je ne sais pas ce qu'elle a cette petite fille. J'essaye de la réveiller, elle n'ouvre pas les yeux. Je ne trouve pas sa mère** » expliquait-elle. L'enfant était brûlant, ses bras retombaient sans force même quand on les secouait.

Quasiment sous chaque tente où nous nous sommes arrêté les habitants nous racontaient des histoires bouleversantes, des histoires de leur vie.

Au détour d'une allée, une femme d'une cinquantaine d'années restait assise à regarder dans le vide. Nous avons parlé un instant ensemble et elle nous a invités dans sa tente. Son mari n'était plus avec elle. Elle nous a présenté ses deux filles, deux jeunes filles. L'une d'elles était autiste.

Dans ce camp plusieurs associations sont engagées, notamment InterEuropean Human Aid, IHA (avec qui nous avons déjà travaillé dans le camp à Opatovac et à Slavonski Brod, situés auparavant sur la route des Balkans). Les volontaires d'IHA proposent des cours d'anglais et d'allemand.

Toutefois, les associations ne peuvent pas assurer les besoins de base : la nourriture (qui malheureusement est de mauvaise qualité ou périmée), les soins (manque de médicaments, de vitamines.)



Softex



Un camp dans une zone industrielle de Thessalonique, 1 800 personnes pour 1 500 places officiellement.

Nous avons un rendez-vous avec notre jeune amie Mery, la fille qui ne voulait pas abandonner son chaton dans un pays en guerre. C'est une fille merveilleuse, elle l'a transporté à travers toute la Syrie et la Turquie, à travers la mer d'Egée, a vécu presque trois mois à Idomeni, où elle partageait chaque instant avec ce chaton.

Nous avons connu Mery dans ce camp à la frontière avec la République de Macédoine. Elle nous donnera des nouvelles régulièrement : après l'évacuation d'Idomeni, elle a habité avec sa famille (sans père, tué par une balle dans la tête, en 2011) dans un hôtel abandonné, d'où ils ont été chassés.

A présent elle est dans ce camp, semblable aux autres, installés dans les friches industrielles de Thessalonique : Vasilika (1200 personnes), Oreokastro (1500 personnes), Diavata (1300 personnes)...(pour voir la carte complète : <http://www.unhcr.gr/sites>)



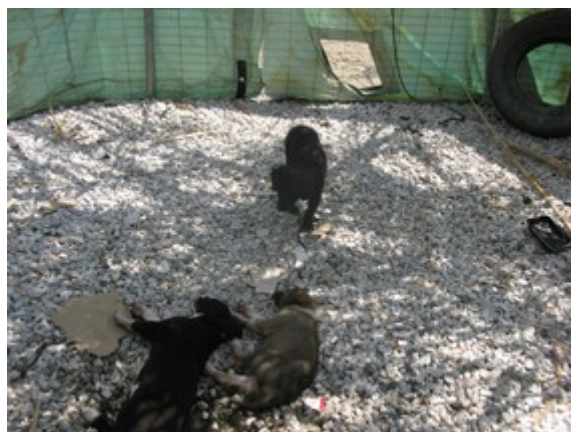
Softex



L'histoire de Mery et son chat, ou plutôt de la chatte est totalement irrationnelle. Nos retrouvailles sont joyeuses. Nous découvrons les bébés de la protégée de Mery. **« Aujourd'hui je n'ai plus que les trois chatons, la mère a disparu »** nous annonce-t-elle. Les chats ont de grandes oreilles comme des chats égyptiens. Un peu de joie dans cette folie humaine.



Régulièrement dans les différents camps nous avons vu les chats et les chiens. Dans ce camp nous trouverons un enclos avec les chiots ; il fait très chaud mais ils sont à l'abri, ont de l'eau à boire et de quoi manger.



En faisant cette photo nous nous disions « **peut-être de l'autre côté de l'Europe les gens seront sensibles au calvaire des animaux et pour l'occasion auront le regard de bienveillance pour les gamins : un bébé d'un mois, qui vit dans un terrain vague sans eau courante, sans les structures pour le minimum d'hygiène. »**



Sans eau courante mais avec un cours d'eau puant qui traverse le camp, la colère nous serre les poings.

Parfois les enfants s'arrêtent sur la passerelle qui relie les deux parties du camp et regarde « **avant à côté de ma maison il y avait une rivière, où mon père allait pêcher. Maintenant c'est fini, mon père est mort. »**



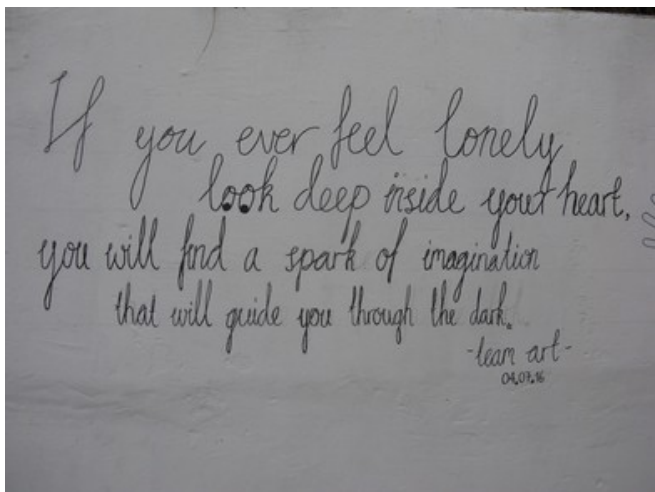
« **Ils sont en train d'agrandir le camp, peut-être pour les caravanes, où d'autres sanitaires »** espère une mère syrienne, qui après avoir vécu à Idomeni a été transportée ici. « **Mon fils de 7 ans a été renversé par une voiture, il est allé à l'hôpital et après ils l'ont ramené dans ma tente. Regardez il n'a même pas de pansement sur ses blessures.** » Le sang coule de l'oreille de l'enfant, il prend une serviette et s'essuie. Sans un mot.



A côté, dans un hangar, un homme, regard terrifié, hurle de douleur « **il faut lui pardonner, il vient de perdre sa femme. Elle a perdu connaissance et les secours sont arrivés trop tard** » s'excuse Mery.

Nous la laissons avec beaucoup de tristesse. C'est une fille intelligente et déterminée. Elle est restée en Syrie le plus longtemps possible, pour finir ses études. Dans le camp les journées sont longues, à perdre la raison. Cela paraît bizarre mais en nous quittant nous lui offrons la version originale du livre de Ken Follett « Aux portes de l'éternité ».

Pendant ce déplacement nous avons offert un autre livre « La Sorcière de Portobello » de Paulo Coelho, en version française. Nous l'avons donné à Iman, professeur de français. Nous ne l'avons pas quittée à Lagkadikia. Quelques jours avant notre départ elle a déménagé dans une ancienne usine transformée par des bienfaiteurs américains et canadiens en maison d'accueil pour les réfugiés. Cette maison pourra recevoir 700 personnes. Elle porte le nom : Elpida, qui signifie en grec Espérer.



Si jamais vous vous sentez seul, regardez au fond de votre cœur.
Ainsi avec un brin d'imagination vous allumerez une étincelle qui vous guidera à travers l'obscurité.

Dans toute la Grèce ils sont plus de 50 000 réfugiés à attendre... depuis six mois pour faire la demande d'asile ou de relocalisation.

Pour un premier enregistrement il fallait passer par Skype, un système qui n'a jamais bien fonctionné. Pour les personnes que nous avons rencontrées la régularisation a été faite seulement en juin. Ils ont reçu la carte provisoire de protection internationale, valable un an. Sur le document, dans la case « adresse de résidence » est noté le numéro de la tente...

Cette carte ouvre le droit au premier entretien pendant lequel les demandeurs font notamment un choix de huit pays où ils souhaitent se rendre. Ensuite, le service d'immigration de ces pays fait son choix. Les demandeurs sont conviés au second entretien, qui se passe à Athènes, si le candidat est retenu il sera relocalisé au bout d' un mois et demi voire deux mois et demi (pour la France). Ainsi, cette procédure peut durer entre quatre à six mois. Il faut encore être convié au premier rendez-vous...

Voilà, pour cette fois nous nous arrêtons ici. Très prochainement nous vous adresserons le récit de notre rencontre avec Zelal, une jeune femme de 23 ans qui, toute seule gère une famille de huit personnes.

L'association Action pour le développement et l'accompagnement des mineurs, (ADAM), a été créée à Ploërmel en avril dernier.

L'association a collecté des fonds auprès des Bretons (de Ploërmel, Vannes, Rennes, Lorient, Saint-Malo). Les bénévoles de l'association sont allés en juillet en Grèce pour aider les personnes les plus vulnérables. C'est grâce à ces dons des particuliers qu'ils ont pu acheter sur place les médicaments, de la nourriture, et aussi payer des logements pour les familles en situation critique « **le temps qu'elles se rétablissent et se reposent un peu. Aujourd'hui nous sommes déterminés plus que jamais à aider ces personnes** » souligne Sandrine de la Celle, présidente de l'association.

ADAM, 3, rue du duc de Mercoeur, 56 800 Ploërmel. Contact :
a.d.a.m.actions@gmail.com, 06 88 01 84 94.